

Concert conté

À FAIRE PEUR !

Musée de l’horlogerie

École de Musique Lilli Boulanger

Amis des Mots

Saint-Nicolas d’Aliermont

Le ricochet

À neuf ans, le jeudi après-midi, avec René, Jean et deux autres copains, nous sortons du catéchisme. Sur la place et sur le bas-côté de la route, nous cherchons des petits cailloux plats car notre plaisir est de les lancer dans l'eau et faire des ricochets. C'est toute une technique : d'abord la forme du caillou : s'il est plat et rond, c'est parfait. Ensuite il y a la manière de le lancer, parallèlement à la surface de l'eau, de façon à ce qu'il ne coule pas tout de suite. Un seul rebond, c'est banal. Deux c'est bien, mais alors trois… c'est du délire !

Notre plan d'eau est la mare de la ferme Lenoir, aujourd'hui remplacée par un parking, en face de la pharmacie rue Lefranc. À tour de rôle, chacun s'accroupit et jette son projectile le plus fort possible. Les autres regardent et discutent du résultat.

— Un sûr, dit René, l'autre non.

— Ah si… il y en a deux pour moi !

Mon tour arrive. Je m'installe près du bord, j'ai remarqué que le vent formait des petites vaguelettes. Je frappe de toutes mes forces. À cet instant, un canard sort d'une touffe d'herbes et reçoit la pierre sur la tête. Il bat des ailes et ne bouge plus.

— Tu l'as tué ! dit Jean

— Avec le père Lenoir, ça ne va pas se passer comme ça, dit René.

— C'est sûr qu'il va appeler le garde-champêtre pour savoir qui est le coupable.

— Peut-être même les gendarmes d'Envermeu, dit un autre.

Pas rassuré, je jette mes pierres restantes, reprend mon livre de catéchisme et rentre chez moi. Les autres font de même.

En attendant mes parents qui rentrent de l'usine, j'imagine plusieurs scénarios : l'arrivée du garde-champêtre, la honte pour mon père. Pire encore, si ce sont les gendarmes. Il faudra payer le canard et sûrement une amende. Et si on ne trouvait pas le coupable ? Finalement, je décide de ne pas en parler à la maison.

Dans la soirée, maman me trouve un drôle d'air.

— Es-tu malade, tu ne manges rien.

— Non, tout va bien.

— Tu as fait tes devoirs pour demain ?

— Oui, j'ai tout fini.

— Tu as l'air bizarre ce soir !

Vendredi matin en classe, je retrouve mes copains.

— Est-ce que le garde-champêtre est venu ? me demande René.

Comme je réponds « non », il ajoute

— Oh alors, il n'y aura pas d'enquête.

— C'est pas certain, dit un autre, j'en ai parlé avec mon père, il m'a dit qu'une enquête, c'est très long, ça peut durer des semaines… voire des mois.

Après la classe, je décide d'aller jusqu'à la mare. Il y a des canards, bien vivants, aucun cadavre. Je rentre à la maison, plus rassuré.

Une semaine plus tard, Jean me dit qu'il a raconté ma mésaventure au commis de la ferme, et que ça l'a fait bien rigoler. D'après lui, on ne peut pas tuer un canard avec une petite pierre.

— Ton canard, il était un juste un peu *écaoui*, m'a-t-il dit.

Ouf !

Claude Picard

Une grosse frayeur

La soirée commence par une bonne assiette de moules accompagnées de frites, bien entendu. Quel régal ! J'ai six ans et bon appétit. En plus, j'éprouve de la fierté à déguster le fruit de ma pêche, ramassée en début d'après-midi sur la plage, en compagnie de mes parents. À la fin du repas, les coquilles vides finissent avec les déchets alimentaires sur le compost situé au fond du jardin, derrière la maison.

— Qui est volontaire pour aller les jeter ? demande ma mère.

— Moi.

En cette fin de journée automnale, je m'aperçois qu'il fait déjà nuit. Peu importe, je n'ai pas peur, en plus la pleine lune suffit à éclairer la cour. Mes deux petites mains agrippent fermement les bords de la cuvette bien remplie. Le jardin ne m'a jamais paru aussi loin, j'avance prudemment en longeant le mur de la maison. Une branche craque, un renard aboie un peu plus loin. Je frissonne mais continue à avancer.

Un rire méchant retentit alors et une gigantesque ombre humaine apparaît sur le bâtiment voisin. Les bras levés et les doigts écartés, l'effrayante créature va m'attraper. Ma voix tremble :

— C'est toi Alain ?

Aucune réponse, rien ne bouge.

Je crie, renverse la cuvette et me précipite vers la porte pour me réfugier auprès de mes parents.

Danièle Defaque

La petite bête qui fait peur

Quand j'étais petite, j'étais très « trouillarde » et un de mes cousins s'amusait à me faire peur.

Un soir, je me suis couchée normalement. Dans la nuit j'ai senti quelque chose sur mon bras et ça m'a réveillé. Après avoir allumé la lumière, j'ai vu la grosse araignée noire.

J'ai crié, ce qui a alerté mes parents.

J'ai essayé de la tuer avec un chausson mais elle s'est faufilée sous le lit. Ma mère arriva dans la chambre et me demanda ce qu'il se passait. Je lui expliquai.

Pendant ce temps, la grosse araignée monta vers le plafond. Ma mère alla chercher un balai et tua l'araignée.

J'étais soulagée car elle aurait pu construire sa toile sur ma figue et je n'aurai plus pu ouvrir ma bouche !

Le lendemain mon cousin me demanda si j'avais bien dormi. Je lui racontais mon histoire.

Il m'avoua qu'il avait caché une vraie araignée dans un panier de poupées qui avait été rangé dans ma chambre.

Léa Tomanova

Une invitée dans la cuisine

Ce matin-là, un soleil radieux illumine notre vieille maison à Saint Nicolas d'Arliermont. Ce n'est pas un palais mais nous vivons heureux dans notre petite ferme. Tout près de la majestueuse forêt d'Arques, j'y retrouve souvent mes copains de l'école des garçons. Nous passons des journées entières à construire des cabanes. Petit dernier d'une famille de neuf enfants, je traîne encore ce jour-là dans les jupes de Maman. Elle en a du travail. La lessive, la cuisine, le ménage… et trois vaches à traire matin et soir. Nous sommes encore huit à table à cette époque. Papa, jeune retraité, s'affaire dans le jardin, un potager immense, indispensable pour nourrir sa tribu. Mes frères et sœurs, partis gagner leur croûte à mobylette ou sur de vieux Solex, je suis seul dans la maison avec Maman. C'est un jour sans école, il fait frais dans la cuisine, Maman s'active à la vaisselle du petit-déjeuner. Le repas du midi mijote déjà dans la marmite, sur la gazinière toute neuve. La porte est ouverte. J'attends avec impatience les chants des poules, synonymes pour moi de chasse au trésor ! Il sera temps de prendre le petit panier en osier pour aller glaner les œufs du jour. J'adore ce moment. Quelques-unes un peu coquines s'en vont toujours dissimuler leur « cadeau » quotidien dans l'étable ou la grange. Je les trouve encore tout chauds dans la paille ou le foin.

Soudain, Maman pousse un long cri glaçant. La terreur déforme son visage. Elle me saisit assez brutalement par le bras pour me projeter derrière elle, dans un instinct de protection maternelle. Je ne comprends pas. Quel danger nous menace. Glissant furtivement un œil sur le côté de son vieux tablier, je suis moi-même pétrifié par ce que j'ai sous les yeux.

Il y a un serpent sous la table ! Une vipère s'est introduite dans la cuisine. Dressée sur la pointe de la queue, elle souffle furieusement, nous menaçant. Il pourrait s'agir d'une couleuvre ou d'un orvet, très communs en Pays de Caux, mais là c'est bien une vipère. Sa tête large, triangulaire ne laisse aucun doute. Son corps recouvert de petites écailles est lui aussi caractéristique. Pour être tout à fait certain d'avoir affaire à un serpent dangereux, il suffit de regarder ses yeux, même de loin. Je distingue très nettement ses pupilles verticales fendues. On dirait celles d'un chat. Bon sang, elle ne plaisante pas ! Sans doute apeurée elle aussi, elle nous fait toujours face, toujours en sifflant furieusement. Désormais posée sur le sol, son corps dessin un « s » parfait. Elle doit bien mesurer 50 cm. Maman est toujours immobile et morte de trouille.

— Maman j'ai peur. Elle va nous mordre, c'est sûr ! On va mourir !

— Mais non, ne bouge pas, ne bouge pas !

Papa a bien sûr entendu le cri de Maman et surgit rapidement en héros pour nous sauver. Il a encore en main le râteau qu'il maniait dans le jardin. L'outil se transforme en arme impitoyable. Trop fort mon Papa ! Il enroule la vipère d'un geste sûr, la sort de la maison et la fracasse sur le trottoir. La pauvre bête finalement n'a pas eu de chance. Elle s'est aventurée dans un lieu où elle ne peut être la bienvenue. Son instinct de survie l'a rendue menaçante et dangereuse. Papa non plus n'est pas habitué à ce genre de situation. Dans d'autres circonstances il se serait sûrement montré compréhensif avec cette pauvre bête !

Pascal Hard

La maison des voisins

Pendant toute mon enfance, Noël et Pâques étaient ds repères agréables : je passais les petites vacances chez mes grands-parents. Je me souviens que leur quartier s'appelait le Bout d'amont, alors qu'il n'y avait aucune rivière. Ces moments étaient l'occasion unique de retrouver mes cousins et mes cousines de Saint-Nicolas. Nous avions alors tous les droits : construire des cabanes, partir en forêt, circuler à vélo. On vivait une fête par jour.

— Mais, rappelait grand-père avec sa grosse voix de gros fumeur, interdiction d'aller dans la maison d'à-côté !

Et pour s'assurer d'être écouté, il ajoutait :

— Elle est pleine de fantômes. Le diable y habite. Et il dévore les enfants quand il est à table !

En effet, la maison voisine de celle des grand-parents était toujours fermée ; elle semblait vide et abandonnée. Parfois mon cousin Luc, l'aîné de la troupe, disait qu'il irait voir de quoi il en retournait, mais, comme nous trouvions toujours de quoi nous occuper, sa promesse ne voyait jamais le jour.

Cependant, un jour de mauvais temps, nous n'avions pas moyen d'aller en forêt ou à vélo et notre cabane n'avait pas de toit. Nous ne savions pas comment nous divertir. Luc réveilla sa grande idée :

— Si on allait voir le diable et ses fantômes dans la maison d'à-côté. Ils doivent manger aux mêmes heures que nous… alors, on a rien à craindre maintenant !

Les cousines refusèrent net, sous prétexte que le diable préfère manger les filles. Les petits cousins eurent du mal à voiler leur peur, ils prétendaient obéir à notre grand-père. Au final, nous n'étions que trois volontaires, trois garçons courageux, les trois héros de la famille : Luc, Jean-Marc et moi.

La porte et les volets étaient verrouillés. Nous longions les murs, en surveillant les herbes où des serpents pouvaient se cacher. Nous écoutions le vent, susceptible de jeter des sorts. Luc appuya sur la porte latérale ; elle s'ouvrit presque toute seule. La cuisine puait le bois brûlé dans la cheminée. Sur la table, un faitout dormait. Aucune lumière ne s'allumait. Luc avançait à tâtons, Marc le suivait, j'hésitais à les imiter.

— Par là, dit notre aîné, en poussant la porte à côté de la cuisinière rouillée.

L'entrée de la maison était envahie de silence. Un petit carreau filtrait une maigre lueur. L'odeur de moisissure occupait l'endroit ; l'humidité suintait sur les marches de l'escalier.

— Moi, je monte pas ! dis-je d'une voix éteinte.

— Venez plutôt voir par là, souffla Jean-Marc qui avait trouvé un nouveau passage.

Incroyable mais vrai : nous découvrons la salle à manger. Au centre de l'endroit sombre, la table et les quatre chaises paraissent prêtes à accueillir le diable et ses amis. Le couvert est dressé : les assiettes devant les verres en cristal, les couverts plantés de chaque côté. Au milieu, une planche attend le plat de viande.

Les chandeliers vont bientôt être allumés. Les occupants de la maison abandonnée, les mystérieux habitants signalés par grand-père vont arriver déjeuner. Aucun doute, un bruit à l'étage nous le rappelle !

Une monstrueuse bousculade nous pousse à travers l'entrée, la cuisine, le jardin et les hautes herbes.

Mes cousins et mes cousines ne parlèrent plus jamais de la maison des voisins.

Jean-Patrick Beaufreton

Le grenier

Nous habitons une petite maison de maître à Saint Nicolas d'Aliermont que mon père a patiemment rénovée. Comme tous les dimanches, nous réunissons la famille, mes parents, mes trois frères, et les cousins, cousines de la ferme voisine, chacun contribuant au repas. J'ai entrepris d'aménager le grenier dont la surface est largement suffisante pour en faire un joli petit coin de paradis, mais avant, il faut dégager tout le bazar laissé par les anciens propriétaires. Mes parents n'étant pas disponibles, j'ai demandé de l'aide à mes cousines. Excitées à l'idée d'avoir un refuge dans lequel nous pourrons échanger nos petites histoires d'adolescentes, elles ont gentiment accepté.

Ce dimanche, nous sommes montées toutes les trois au grenier pour préparer notre plan de bataille. L'escalier pentu, sombre et couvert de toiles d'araignées n'est pas très engageant, mais courageusement nous bravons notre peur. Dans un grincement, la porte s'ouvre et, je dois l'avouer, nous n'en menons pas large, prêtes à rebrousser chemin. Pour nous rassurer, j'entreprends de décrire les aménagements envisagés invitant mes cousines à donner leurs avis et idées.

— Ici, il y aura un coin lecture avec canapé et fauteuils. Là, un coin musique avec une petite piste de danse pour les futures boums avec les copains.

Nous passons ensuite aux choses sérieuses, l'évaluation des différents meubles anciens, planches, cartons de vaisselle, nappes, serviettes, etc., que nous pourrions vendre à une foire à tout, un peu d'argent ne serait pas de trop pour notre déco.

Un carton scotché attire notre attention, quel trésor allons-nous trouver ?

Sans plus attendre nous l'ouvrons et y découvrons un seul livre, il s'intitule « Le Grand et le Petit Albert ». C'est un grimoire, un célèbre livre de magie. Vu son état, il doit être très ancien.

J'ouvre la première page et je reçois une gifle monumentale m'envoyant valdinguer sur le sol, la tête me tourne, mes cousines viennent à ma rescousse.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? tu vas bien ?

Et là, un bruit nous interrompt, les yeux écarquillés, paralysées et incapables de bouger, nous assistons à une scène surnaturelle. Le tas de planches que nous avions observé à notre arrivée se soulève. Inexplicablement. Il est maintenant à la verticale. Une gigantesque ombre noire surgit sur le mur.

Nous nous précipitons vers l'escalier, mais la porte est bloquée. Un rire strident résonne. Nous crions ; nous poussons la porte de toutes nos forces. Affolées, nous nous blottissons sur le sol, l'ombre se rapproche. Une bête hideuse et repoussante apparaît avec des oreilles velues, des cornes de fauves, des pieds et la queue d'un bouc.

— Un démon ! je m'écris. Je savais bien qu'il ne fallait pas toucher à ce livre, maintenant nous sommes à sa merci, il faut prier !

D'un seul coup un souvenir me revient. J'ai lu que la lumière du soleil est la plus grande menace des démons, elle enflamme leurs cellules et les réduit en cendres.

— Vite les filles, ouvrons les lucarnes ; faisons entrer les rayons du soleil !

Comme un lion rugissant, le démon s'enflamme et disparaît dans un cri diabolique, ne laissant derrière lui qu'une traînée de cendres.

— Hourra ! nous l'avons vaincu !

Après cette expérience, nous avons décidé d'abandonner nos projets et n'avons jamais remis les pieds dans le grenier.

Gisèle Hard

Le trou au charbon

Ce 15 mai, j'emprunte ce petit sentier qui longe le bois du Défens et mène vers le trou au charbon. À mi-chemin, il est très encaissé et un peu sombre à cause des arbres.

J'aperçois alors une personne qui vient vers moi. C'est une jeune femme, vêtue d'un corsage rouge, d'un mouchoir de cou à fleurs à fond blanc, portant un tablier rouge sur sa jupe rayée bleu. Au bras elle tient un petit panier. Mais curieusement, tous ses vêtements dégoulinent d'eau.

Surpris, et pour ne pas effrayer cette promeneuse, je monte sur le talus et me cache derrière un arbre pour mieux observer la scène.

Elle se rapproche, et soudain un rayon de soleil filtrant à travers les arbres éclaire son visage. Une face rouge, de sa bouche entrouverte sort une langue gonflée noirâtre, son œil droit est sorti de son orbite, et ses cheveux longs pendent en désordre de chaque côté de la tête. Le spectacle est horrible.

Du bois j'entends une voix qui hurle :

— Adélaide prends garde !, aussitôt la personne disparaît !

Après un moment d'hésitation, je reviens dans le sentier.

Là où se tenait la femme, le sol est sec, aucune trace, un peu plus loin dans les herbes, je crois voir l'anse du panier, mais mes mains ne recueillent qu'une branche sèche. L'examen des alentours ne donne rien. Je poursuis mon chemin et débouche à l'endroit où, autrefois, pour chercher du charbon, un puits avait été foré. Rebouché depuis, l'herbe qui le recouvre n'a pas été foulée.

Perturbé par cette apparition, je reprends ma route, me demandant si je n'ai pas rêvé.

Claude Picard

La citrouille

Je suis une petite citrouille, qui n’a pas la trouille.
Un peu dévergondée, comme dit le jardinier.
Le 31 octobre, je n’étais pas très sobre.
Je me suis aventurée aux quatre quartiers
De la forêt d Arques la Bataille. Aïe, aïe
Il faisait nuit noire, à mon grand désespoir.
J’ai rencontré, une voiture délabrée.
Elle a freiné, mais m’a écrabouillée.
En mille morceaux, s’étalait ma peau.
Alors le fermier, est arrivé.
Il a mis mes restes, dans sa veste.
En un quart d’heure, j’ai fini dans l’autocuiseur.
Il ne reste plus rien de moi, sauf une purée de pois.
Pas besoin de coupe, je suis devenue soupe.
Dans le village, les hommes de tout âge.
M’ont mangé comme potage, j’étais en rage.
Les enfants méfiez-vous, des véhicules fous.
Sinon vous finirez, déguisés en pâté.
C’est ma parole, elle vous attend la casserole.
Pour quelques bonbons, les morts vous attendront.
Les sorciers d’Halloween auront bonne mine.
Restez dans les maisons, sous protection.
Sur ce, je vous quitte, je dois remuer ma marmite.
Remplie de marmots, qui n’ont pas écouté ces mots.
Je suis le jeteur de sort, pour le gosse qui sort.
Vive le 31, que je mange à ma faim.

Magali Guest